

—Lorsque les pensionnaires auront quitté le réfectoire, où ils prennent en ce moment le "déjeuner du matin", la cloche sonnera pour annoncer la promenade et la "récréation".

L'inconnu dut à ce moment consulter sa montre, car il reprit aussitôt :

—Nous n'avons plus grand temps à causer ensemble... ici du moins...

" Dans quelques minutes, la cloche va sonner. Il est probable que la surveillante à laquelle on vous a confiée ne tardera pas à venir vous demander si vous voulez, vous aussi, vous promener dans le parc..."

" Vous accepterez..."

—Pourquoi ?...

—Parce que nous pourrions reprendre là-bas la conversation que je vais être obligé d'interrompre ici.

Comme Marie-Jeanne, indécise, gardait le silence, l'inconnu l'exhorta à faire ce qu'il lui demandait.

Il ajouta pour la décider :

—D'après ce que vous m'avez dit, je dois supposer que vous ne resterez pas longtemps dans cette maison... Eh bien ! une fois libre, vous pourrez me rendre un grand service.

—Moi ?...

—Oui, madame !... Il serait trop long de vous expliquer ici ce que j'attendrais de vous, si vous consentiez à me rendre le service dont peuvent dépendre mon bonheur et celui d'un être qui m'est cher... ma fille, pour laquelle j'ai déjà fait un sacrifice terrible...

—Votre fille ?... Vous aussi vous êtes séparé de votre enfant ?...

" Ah ! monsieur, exclama Marie-Jeanne, comment pourrais-je refuser ce que vous me demandez, maintenant que je sais que vous êtes séparé de votre enfant... comme je le suis du mien !..."

—Je n'ai plus qu'une minute pour vous dire ce que vous aurez à faire...

—Parlez... parlez, monsieur ! balbutia Marie-Jeanne d'une voix chevrotante.

—Lorsque la surveillante viendra tout à l'heure, il faut qu'elle vous trouve calme...

—Je m'efforcerai de le paraître, monsieur !

—Vous devrez vous plaindre de manquer d'air, habituée que vous êtes, direz-vous, à sortir tous les jours et à rester plusieurs heures dehors !...

—Et vous croyez que cela suffira !... Il faudra que je demande à me joindre à ceux qui vont se promener dans le parc ?

—Précisément !...

—C'est bien, monsieur, je suivrai votre conseil.

—Seulement il faut vous y prendre de façon qu'on ne puisse soupçonner que vous ayez un intérêt quelconque à faire cette promenade. Il faudra bien réfléchir avant de répondre aux questions que la surveillante pourrait vous adresser. Et surtout, je vous le recommande expressément, ne demandez pas à voir le directeur, ne vous montrez plus ni impatiente, ni chagrine...

—Mais en ce cas, monsieur, la surveillante pourra croire que je suis bien réellement folle !...

—C'est ce qu'il faut, momentanément du moins.

—C'est bien, monsieur, je me souviendrai de ces recommandations. Puis vivement :

—Je ne puis voir votre visage ; à quoi vous reconnaitrai-je quand l'on m'aura conduite dans le parc ?

—C'est juste ! Vous ne me connaissez pas, répondit le voisin.

Et au bout d'un instant :

—La promenade est invariablement la même. Les pensionnaires suivent tous l'allée qui conduit à un rond-point où viennent aboutir plusieurs sentiers.

" Là sont des bancs où l'on s'assoit pour causer entre personnes qui se connaissent.

—Mais les surveillants ? demanda Marie-Jeanne.

—Ils ont ordre de se tenir à distance, afin que les pensionnaires puissent s'entretenir librement.

" C'est la règle dans la maison de santé ; d'autant plus, ajouta le prisonnier, que ceux qui sont ainsi autorisés à faire leur promenade quotidienne dans le parc sont ce qu'on appelle ici des " inoffensifs ".

—Mais, puisque vous n'êtes pas fou, puisqu'on vous retient ici indûment, n'ont-ils pas à craindre que vous ne dévoiliez leur odieuse machination à votre égard ?

—Non. Ils savent, d'abord, que les aliénés se déclarent, pour la plupart, sains d'esprit. Ils savent que, presque tous, ces malheureux affirment que leur détention est illégale et coupable et comme, par une fatalité étrange, j'ai dû, moi-même et volontairement, donner les signes les plus évidents de démence, ma folie est bien et dûment constatée, et toutes les confidences que je pourrais faire, soit à vous, soit à tout autre, leur semblent sans danger pour eux.

" Donc, continua-t-il, c'est au rond-point que nous pourrions nous rencontrer.

—Et pour vous reconnaître ?

—J'aurai pris soin de couper une branchette que je tiendrai à la

main ; comme c'est mon habitude, cela n'éveillera pas les soupçons des surveillants. Du reste, ainsi que je vous l'ai dit, il n'est pas défendu de se promener ensemble, de s'isoler même à deux pour causer ; plusieurs d'entre nous emportent des livres ; les dames s'occupent à des ouvrages d'aiguille ou font de la tapisserie.

—J'irai donc m'asseoir auprès de vous.

—C'est cela même et j'engagerai avec vous une conversation qui le prolongera aussi longtemps qu'il sera nécessaire, afin que vous sachiez bien qui je suis et que vous pouvez sans crainte me rendre le service que je vous demanderai.

—C'est entendu, monsieur, vous pouvez compter sur moi ! répondit Marie-Jeanne.

—Maintenant, la prudence commande que nous cessions de causer. Le voisin ajouta :

—Je vais reboucher l'ouverture ; quittez la place que vous occupez en ce moment, et surtout rappelez-vous bien mes recommandations. Agissez avec prudence, car vous avez affaire ici à des employés très intelligents, très perspicaces et qui ont l'habitude de lire sur les physionomies et même dans la pensée de ceux qu'ils sont chargés de soigner et de surveiller.

Ainsi que l'avait annoncé le prisonnier avec lequel Marie-Jeanne venait de s'entretenir, la cloche de la cour ne tarda pas à sonner pour annoncer l'heure de la " récréation ".

Mot cruel, si l'on considère que les infortunés auxquels on allait permettre cette récréation étaient assimilés à des enfants insoucieux et inconscients !

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, il y avait pour les pensionnaires du professeur Marcus la récréation ou la promenade au choix.

En effet, les malades qui voulaient simplement se promener étaient conduits dans le parc immense dont ils pouvaient parcourir les allées, où ils pouvaient s'asseoir pour lire, travailler à différents ouvrages, voire prendre des croquis.

D'autres obtenaient de s'occuper de jardinage et de culture.

Ceux-ci se rendaient, aussitôt le coup de cloche sonné, dans le potager où chacun d'eux avait son petit carré, qu'il cultivait à sa guise.

Les uns avaient une préférence marquée pour certaines fleurs, dont ils prenaient un soin extrême.

Pendant des heures, on pouvait voir tout ce monde bêcher, piocher, arroser, tailler, cueillir, semer, comme si ces pauvres êtres eussent été occupés à une besogne dont ils dussent tirer l'argent nécessaire à leur existence.

Jamais, à les voir ainsi occupés et maniant les instruments de jardinage comme feraient de véritables paysans, on n'eût pu supposer qu'ils retomberaient, à certains moments, dans les manies et les agitations qui avaient nécessité leur internement dans la maison de santé.

Il arrivait que les médecins obtenaient d'eux qu'ils se soumissent aux prescriptions que nécessitait leur état, en les menaçant de les priver de leur récréation favorite.

De même qu'on les punissait, de même aussi on leur accordait des récompenses dans un but de stimulation.

Il y avait concours pour les plus beaux produits et des expositions à la suite desquelles se distribuaient des récompenses.

Et ces infortunés pleuraient de joie quand on leur remettait les médailles qu'ils étaient censé avoir gagnées.

Le potager de la maison de Suresnes, très vaste et très bien cultivé, fournissait tous les légumes et les fruits qui se consumaient dans le dit établissement.

A peine Marie-Jeanne avait-elle cessé de causer avec son voisin de prison que la surveillante entra dans la chambre.

Toujours aimable et souriante, Mme Brigitte parut étonnée et charmée à la fois de l'expression de calme empreinte sur la physionomie de Marie-Jeanne.

Mais sa surprise fut grande lorsque la pauvre femme lui dit :

—Me faudra-t-il rester ainsi enfermée dans cette chambre ? Je viens de voir, par cette fenêtre, des pensionnaires qui sont en liberté...

—C'est vrai, ma bonne dame ; mais, je vous l'ai dit, ces personnes sont destinées à rester ici, afin d'être soignées jusqu'à leur complète guérison, tandis que vous...

—Je sais, moi... je ne suis ici que momentanément, et... pour peu de temps je l'espère... Mais, en attendant l'arrivée du médecin qui doit venir me voir... est-ce que je ne pourrais pas me promener... comme les autres ?...

—Vous aimeriez ça ?...

—Assurément, madame : habituée à marcher au grand air, j'étouffe dans cette chambre... Et puis, j'ai passé une mauvaise, une bien mauvaise nuit... et je crois que la promenade sous les arbres que j'aperçois de cette fenêtre me feraient grand bien...

—Je ne demanderais pas mieux, moi, ma bonne dame, que de vous accompagner dans le parc—il est si beau, notre parc !—Mais je